

LE BAOBAB FOU OU L'HISTOIRE D'UNE ÉVASION

Secka GUÈYE

Université Cheikh Anta Diop - Dakar/ ARCIV

seckagueye@gmail.com

Résumé : Ken Bugul fait partie de ces romancières qui essaient de mettre au service de la création romanesque les grandes questions contemporaines. Il s'agit moins, pour notre auteur, de s'inscrire dans une logique bien-pensante que de poser des contrastes vigoureux qui tourmentent la femme africaine émancipée dans sa quête identitaire. Les péripéties du voyage du personnage en Europe nous installent dans un questionnement identitaire plus immédiat de l'Afrique moderne désorientée par la colonisation. L'approche d'écriture particulièrement intimiste grossit les traits de la marginalité et met en avant la portée révolutionnaire de l'écrivaine sénégalaise en tant qu'elle est porteuse d'une transgression des valeurs sociales.

Mots-clés : marginalité- solitude- femme-identité-quête.

Abstract: Ken Bugul belongs to those novelists who try to put expertise at the disposal of the novelistic creation of the great contemporary questions. It is less for our author, to belong in a well-logical thinking than to raise vigorous contrasts which torment the emancipated woman in her quest for her identity. The events of the character's journey to Europe place us in obsession with issues of identity more immediate for the modern Africa which is thrown into confusion by the colonization. The approach of the writing that is specifically intimist swell the features of the marginality and put forward the revolutionary impact of the Senegalese writer as she is the bearer of the breaking of the social values.

Key words: marginality, solitude, woman, identity, quest.

Introduction

La société exerce souvent sur l'individu une pression inadmissible. L'engagement moral qu'elle demande ne peut pas être donné librement. Dès lors, il perd sa valeur et l'échec s'érige en règle surtout quand l'africain doit quitter son espace traditionnel pour s'installer en Europe. Chacun tient à gagner le monde libre même quand les scrupules sont encore plus forts que le désir. Il suffirait de se référer à ces propos de Mahriana Rofheart :

The individuals who undertake these journeys are fundamentally alone as they encounter inequality and racism, despite the existence of black communities in France. Whether physically or mentally, the protagonists of these texts are unable to escape fully from their experiences in France; the works thereby indicate France's centrifugal pull on those from Senegal.

Mahriana, Rofheart (2010)

L'écriture rend l'expression de la quête identitaire à la fois facile et émouvante. Elle se trouve au cœur du roman féminin africain. Le texte de Ken Bugul lui permet surtout de mettre ses idées sur les rapports entre la femme émancipée et la société. Quand elle ne trouve pas chez le personnage les principes qui l'organisent, elle le bouscule et l'entraîne vers un destin en marge. Ce dernier, loin du soutien de son entourage, se radicalise dans la frustration et décide très souvent de laisser son être se retirer au plus profond de lui-même. Voilà la situation dans ce roman avec ce personnage féminin. Dans tout le récit, ses principes se heurtent à des épreuves accablantes. De péripétie en péripétie, elle décrit ses rapports avec sa famille en Afrique et ses amis en Belgique. Elle élabore la symbolique d'une vie abimée dont elle n'était pas totalement étrangère. Si cette analyse est admise, une question cruciale s'impose : en quoi *Le baobab fou* peut-il se lire comme l'histoire d'une évasion ?

C'est dans le contexte d'une société africaine concernée par un choc de civilisations : traditionnelle et moderne, qu'il semble possible de poser les fondements de la crise identitaire qui plonge le personnage de Ken Bugul dans la marginalité et le solitarisme. L'histoire de cette femme représente la suite des choses qui sont arrivées à tout un peuple dans tout leur détail ; mais, faudrait-il pour mieux comprendre le rapport de la femme africaine avec la civilisation occidentale réfléchir sur le questionnement et les tourments identitaires des africains détournés par la colonisation. Il ne faudrait surtout pas ignorer les changements mémorables que la suite des temps a opérés dans tout le continent. Une telle justification de la problématique de l'identité est un motif non négligeable de choisir un point de vue particulier pour considérer ce roman.

Dans les pages de ce roman, il est clair que le personnage désapprouve fondamentalement une certaine conduite érigée en règle en Afrique. Ainsi, on peut lui reprocher de rompre avec les traditions, de refuser son adhésion totale à certains tabous de son époque : l'intimité sans restriction sur tout ce qui a trait à la sexualité. Cette hostilité latente devient ouverte lorsqu'elle arrive en Belgique. Et ces divergences ne cessent de s'accroître tout au long du récit et le lecteur les accepte de plus en plus difficilement.

Il n'est pas dénué de fondement d'inscrire l'histoire du personnage dans la perspective des changements sociaux ayant d'une manière ou d'une autre valeur de révolution de l'écriture et traduisant la reconstruction des rapports humains et de l'identité de l'africain. Cependant, à l'horizon des crises, dans la mesure où celles-ci s'observent dans la quête du personnage, on voit apparaître immédiatement les traces de la solitude et de la marginalité. C'est là que plonge ses racines la critique de la civilisation contemporaine et l'élaboration des perspectives sociales ou identitaires.

1. Le solitarisme comme « marge d'isolement »

Le roman de Ken Bugul se montre particulièrement attentif à la crise de l'identité des jeunes africains au point qu'il s'en fait une expression directe. Les phénomènes de modernisme et de métissage culturel, l'enfance et la socialisation, la montée de l'occidentalisme et le besoin de s'affranchir des tabous traditionnels constituent autant d'éléments d'importance qui marquent profondément les sociétés africaines détournées par la colonisation. Une étude portant sur *Le baobab fou* ne peut pas éluder ces facteurs sociologiques incontournables dans lesquels le roman s'inscrit et qui représentent son arrière-plan. Ce roman témoigne en quelque sorte de ces phénomènes et, par l'espace, par les thèmes traités, ainsi que par sa structure peut être considéré comme un exemple représentatif d'un mal-être profond, qui est, en l'occurrence, le solitarisme.

Nous étions une famille d'exode. Or l'exode comporte toujours une part de désorganisation des traditions, de la civilisation ancienne, en conséquence de toutes les structures. Le remodelage se faisait sans s'intégrer, sans adhérer, sans base. La transmission s'était égarée dans la transposition non adaptée. Comme toujours, l'être humain cherchait une référence. Par nécessité des liens, de stabilité, de cadre. Le père n'était plus la présence qui tissait le lien émotionnel de la référence filiale, qui donnait structure à la fonction de situation de l'être et de son entourage, le repère. La femme était le témoin. La tâche de la femme était essentiellement le respect de ce rôle et avec quel zèle elle s'y appliquait.

Ken Bugul (1996, p.228)

Le Baobab fou marque son ancrage dans les tourments identitaires de la femme africaine. L'expression littéraire devient représentative de l'organisation et de la structuration que la société se donne. Le choix du voyage voire de l'exil n'est donc pas négligeable et marque l'inscription en filigrane de l'errance, à la fois psychologique et physique, dans la « migritude ». Le lien intrinsèque que nous venons de mettre en avant entre le voyage et la quête identitaire, nous permet de tracer la double articulation qui relie le roman de Ken Bugul à la révolte et à la marginalité qui se voient donc reflétées dans le texte où s'exprime une contestation radicale de la romancière envers les codes et les règles qui l'aliènent dans la vie courante. La vie solitaire du personnage suscite un questionnement autour de l'identité afin que s'opère la réconciliation au cœur des antagonismes culturels. Ainsi, elle construit son identité dans la solitude qui s'exprime d'abord par un retour à son enfance, une sorte de découverte de soi qui laisse le personnage s'enfermer dans sa propre existence. Ce retour lui permet, a priori, de reconstruire son identité dès lors qu'elle éprouve le sentiment d'exister en dehors des conventions traditionnelles. Simone Vierne, psychanalyste de formation, apporte dans son étude sur le lien entre la psychanalyse et l'initiation, une analyse détaillée des éléments qui permettent de percevoir dans le retour à l'enfance le reflet d'une construction de l'identité.

En effet la psychanalyse peut se concevoir comme une forme moderne de l'initiation. L'homme qui subit une analyse est amené à descendre en lui-même, dans les ténèbres de l'inconscient, où il retrouve son enfance, et même, avec les analyses jungiennes, les grands mythes traditionnels des hommes, sous la conduite d'un guide. Ce retour, cette régression, est une sorte de mort initiatique, puisque conduite à bon terme, elle permet une renaissance: si la cure réussit, le malade est guéri, c'est-à-dire que l'homme est délivré des chaînes de sa précédente condition psychique.

Vierne (1973, p.35)

Ce roman est avant tout une histoire thérapeutique qui repose sur un dialogue interculturel tributaire de l'émancipation du personnage féminin. C'est par le voyage en Belgique que le personnage tiraillé entre le désir et la réalité se réconcilie avec la mémoire identitaire africaine. Celle-ci participe, par un retour à l'enfance, à la construction d'une identité. « C'est la mémoire du passé qui nous dit pourquoi nous sommes ce que nous sommes et nous donne notre identité. Et les individus le savent, comme ces enfants trouvés qui se forcent à découvrir leurs origines pour guérir de ce manque physiognomique qui les rend malheureux, psychologiquement imprécis, défigurés, parce que sans visage. » (Kloulan Gbanou 2003, p. 53).

Ken Bugul, dans son roman, s'éloigne des passions qui sont les plus convenables à l'homme notamment l'amour et l'ambition. Son récit met en perspective une vision de l'existence qui procède d'une certaine quête de la vérité, d'une identité nouvelle qui est le lieu de la condition de la femme africaine émancipée. Cette quête enferme le personnage dans la plus grande solitude l'entraînant ainsi dans une sorte d'errance. Elle trouve les raisons de son repli dans son enfance.

La solitude ! Encore... Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui. Depuis deux, trois semaines, ma mère préparait ses affaires. Cela m'inquiétait. Je n'avais plus envie de m'éloigner de la maison, tant je pressentais un départ imminent. « Mon Dieu, si ma mère partait, que deviendrais-je ? »

Dans cette maison, il n'y avait qu'elle que je distinguais. Il y avait père, mais il était le père de tout le monde ; il avait autant d'affection pour ses propres enfants que pour les autres.

Ken Bugul (1996, p.144)

L'avantage majeur de cette étude est justement d'observer *le Baobab fou* en tant que « symbole de résistance » et surtout de livrer une analyse des enjeux idéologiques à la base des thématiques du roman. De manière générale, l'histoire du roman reflète, aux yeux du lecteur, l'histoire de la force subversive de la femme africaine occidentalisée, l'affirmation d'une identité dans un monde socialement régi par l'interculturalité. Sur la base de l'analyse apportée par Rodah Sechele-Nthapelelang, il nous est donné de surtout comprendre que : « C'est en étant adulte, en se rendant compte de la perte de repères que l'on se pose la question de l'identité. Autrement dit, la perte de frontières, de repères oblige les sujets à se repenser. A l'instar de l'enfant, les identités sont en devenir, en construction et il faut faire un retour à l'enfance pour ainsi cerner les cadres

de l'identité. » (Sechele-Nthapelelang, 2009, p.3). La reconstruction identitaire se fait dans la plus grande solitude. Les propriétés de la résistance structurent le texte afin de signifier la contradiction centrale entre l'espace collectif et solidaire de la famille africaine, et l'espace individuel et solitaire de l'occident. Un des procédés qui nous semble recouvrir une certaine importance par sa charge psychologique implicite et qui est à la base de la quête d'identité est le mouvement continu de l'isolement qui va du groupe à l'individu, et qui constitue un des traits essentiels de l'histoire de Ken Bugul. Le schéma est en effet celui de déconstruire les rapports avec les autres, de vivre un destin en marge.

Je vivais en définitive seule après avoir essayé vainement de trouver « le » compagnon dans un jeune français qui avait fait le tour du monde et s'adonnait à une vie ascétique comparable à celle des lamas de l'Himalaya. La vie que je menais, il n'y avait qu'avec moi-même que je pouvais la partager.

Ken Bugul (1996, p.149)

La solitude me suivait silencieusement partout. Je la fuyais et elle me poursuivait. Je fumais beaucoup de marijuana et prenais de plus en plus de sirop d'opium, pour chercher vraiment abri, comme sur le quai de la gare, au village, au départ de la mère. Cette solitude que j'avais retrouvée durement, avec le choc d'avoir perdu, ici, mes ancêtres les gaulois. Le reflet dans le miroir, le visage, le regard, cette couleur qui me distinguait en me niant ; cette solitude jusque dans les draps des amants d'un soir ; ce besoin lancinant des autres, introuvables.

Ken Bugul (1996, p.169)

Si la solitude est subversive, c'est qu'elle s'introduit précisément dans les limites de la reconstruction de l'identité de la narratrice. Il nous semble que ce que nous appelons rapidement ici la solitude est, pour l'essentiel, profondément fidèle à l'inspiration sociétale européenne dans la mesure même où elle est l'expression de la formation d'une personnalité nouvelle. La rupture des relations durant le séjour de la narratrice en Europe va déboucher sur une sorte de vacuité renforcée par les souvenirs d'une enfance malheureuse relevant essentiellement du manque affectif. La solitude devient ainsi le miroir des hantises et des grandes interrogations contemporaines.

J'avais mille choses à raconter, à échanger. L'amour, l'amitié la tendresse. La violence de la solitude depuis la perle d'ambre dans l'oreille, depuis le départ de la mère, avait développé en moi la notion de l'autre dans des élans généreux. J'étais seule comme seul un arbre savait l'être (...) il était là. Il affrontait seul, les baobabs, la savane, les vents, le soleil, le festival des nuits de Ndoucoumane. Cette solitude-là n'était pas comparable. Bon sang, que signifiait la notion fondamentale de la famille, qui signifiaient les maliens consanguins, que signifiait l'amitié, que signifiait l'amour, que signifiait être ensemble ? Comment les structures avaient-elles éclaté ?

Ken Bugul (1996, pp.251-252)

Dans le parallèle, satisfaisant et décisif, qu'elle établit entre le personnage et le baobab, on retrouve cette force dans la solitude qui exprime la résilience de cette dernière dans sa quête du bonheur. Le passage d'un système traditionnel caricatural à la construction d'une existence solitaire se fait bien évidemment dans le sens de la représentation de la marginalité du personnage dans *Le baobab fou*. Nombreux sont les passages tout au long du récit soulignant le fort contraste existant entre l'espace collectif et solidaire de la famille africaine, et l'espace individuel et solitaire de l'occident. Ken Bugul le constate :

Dans ce pays, les malades étaient seuls, les handicapés seuls, les enfants seuls, les vieux seuls. Et c'étaient les étapes les plus riches de la vie humaine. Là-bas tout le monde est intégré, concerné, entouré ; tout vit ensemble. Même l'arbre donne l'ombre et la fraîcheur, a son utilité culinaire, ou thérapeutique, il est un lieu de méditation.

Ken Bugul (1996, pp.146-147)

2. La marginalité et le refus à l'adhésion des tabous

Dans les formes d'actuation de la culture occidentale en Afrique, le tabou et la décence sont ignorés dans le sens de la transgression des valeurs traditionnelles. Si dans les paragraphes précédents nous avons pu rendre compte de la solitude de Ken Bugul pour représenter la déconnexion du personnage avec son milieu et du procédé de mise à jour des rapports entre exil et mémoire identitaire, nous tenterons ici de voir comment elle exprime son refus d'adhérer aux tabous, désormais corrompus par une écriture de l'intime dans tout le récit. La romancière sénégalaise crée une représentation de la crise identitaire qui apparaît aux yeux du lecteur comme le lieu de la marginalité. Le personnage principal s'abandonne dans la déperdition qui semble à la fois volontaire et subie, le résultat d'un choix et le recours à une rupture dans sa communication avec la société, notamment le silence dans lequel elle décide de s'enfermer.

Chacun se disait obligé de m'aider, de faire quelque chose pour moi. Quoi ? Que pouvaient-ils m'apporter ? Le gouffre dans lequel ils m'avaient jetée, ils étaient en train d'y sombrer. Cela ne fit qu'empirer ma folie. J'essayais de scandaliser la société, dans des robes transparentes aux couleurs vexantes, le crâne rasé, de chapeaux immenses, cherchant à afficher le surréalisme à l'envers, les délires intellectuels, le jeu de la couleur noire : être une femme noire qui plaise à l'homme blanc.

Ken Bugul (1996, pp.148-149)

La mère et moi ne nous parlions jamais. Nous parlions de choses et d'autres, mais nous ne nous sentions point mère et fille. Je m'enfermais plus en moi-même depuis ma première menstrue. Aucune complicité.

Ken Bugul (1996, p.200)

La distance que j'avais maintenue avec les autres élèves du lycée, qui était le seul endroit où je parlais, n'était nullement prétentieuse et ils le savaient. La communication ne pouvait s'établir avec des êtres qui avaient une famille, qui avaient soudé des liens, des êtres qui avaient une enfance et s'en

souvenaient. Je n'avais pas de souvenirs. Je me fabriquais des souvenirs et ils étaient intenses.

Ken Bugul (1996, p.252)

Le récit met en perspective des visions du monde opposées, et c'est dans l'interstice de leur relation, le lieu même de la condition de Ken Bugul. Elle y trouve un espace exilatoire, dominé par le sentiment de subversion, qui lui permet de reconstruire une identité. Cette nouvelle conception du discours révèle des changements essentiels dans le mode de pensée de l'écrivain africain et nous pouvons affirmer que ceux-ci sont liés à des changements sociaux fondamentaux. Cette conception du discours ne suit pas le modèle de la pensée traditionnelle ; on peut plutôt la considérer comme une conception s'orientant vers la marginalité, une rupture qui correspond à une tendance générale du cadre de l'identité. Ken Bugul met en rapport la marginalité et ses déterminants sociaux. Il est remarquable de voir que le tabou entretenu dans le roman africain traditionnel et sous l'étiquette de la bienséance traditionnelle, est dans ce roman brisé et s'impose comme un principe dans cette subversion. Dans ce cadre c'est la vie intime de la romancière qui domine tout le récit : « *Avec la drogue, je découvris le monde des trafiquants, des boîtes de nuit et de la prostitution, les nuits veillées et les journées de sommeil.* » Ken Bugul (1996, p.149). Dans ce roman, elle écrit sa vie intime en dévoilant son corps, qui devient un moyen chez la romancière de défier les structures traditionnelles :

C'est cette année-là que je m'étais fait "devierger" par mon professeur d'histoire. Expérimentant avec le corps, je n'en avais pas tiré ce que j'attendais des lectures, des propos tenus par les autres. La sexualité ne m'avait pas apporté l'orgasme.

Ken Bugul (1996, p. 259)

Nous nous rattachons dans ces remarques à l'un des points mis en exergue précédemment, selon lequel l'ensemble des données picturales rattachées à la trame constituent les tourments identitaires. Comme Rodah Sechele-Nthapelelang nous le fait remarquer, l'image de la femme qui se dégage de l'histoire « reflète aussi l'autre visage de Ken; celui d'une fillette, née dans un village du Sénégal, qui finit par s'aliéner en absorbant des modes de vies étrangers. Reflet de Ken, le baobab vit les mêmes événements que l'héroïne, dont la folie, l'aliénation, symbole d'une mort mentale, sociale et culturelle au sein de sa communauté.» (Sechele-Nthapelelang, 2009, p.3)

L'auteur relate ainsi l'état de marginalité dans lequel se trouve plongée la femme africaine émancipée et la responsabilité individuelle et collective de sa déchéance qui pose la question de l'identité au détour de la trajectoire du personnage féminin dans *Le baobab fou*. Alpha Noel Malonga conduit son analyse sur le thème : « *migritude, amour et identité...* ».

En voulant s'assimiler à la civilisation occidentale, elle devient un objet de curiosité pour de nombreux Blancs attirés par sa peau noire et se perd dans les méandres de la prostitution. Elle tombe enceinte, avorte et découvre

l'homosexualité, perdant dès lors tout repère corporel. Les différentes facettes par lesquelles nous cernons Ken Bugul au cours de son séjour en Europe la projettent loin du moule de l'éducation traditionnelle dans lequel elle fut façonnée jusqu'à son départ d'Afrique.

Malonga (2006, p.5)

« *Mal aimée par sa famille, mal aimée par cette Europe qui l'a méprisée, Ken plonge dans les gouffres de la déchéance, et puisqu'il faut boire jusqu'à la lie, elle boit, seule et tremblante cette coupe (...)* » (Alarcon, 2012, p.146). À la base de cet engrenage pervers nous constatons la place prépondérante assignée à la soif de liberté pour laquelle tous les moyens sont mobilisés, y compris le reniement des valeurs socioculturelles africaines.

De plus en plus il me laissait libre. Je pouvais faire ce que je voulais ; il voulait que je m'épanouisse, que je m'assume. Pousser à la liberté ne rendait pas libre, enlever les chaînes au prisonnier n'était pas lui donner la liberté. La liberté c'était la paix. Qu'avait deviné Jean Wermer en moi pour me parler de liberté ? Qui étais-je ? Comment étais-je ? Quel jeu jouais-je ? Je n'étais consciente de rien. Que voulait dire s'assumer quand l'être ne s'était accepté et édifié ? Je voulais vivre sans appréhension, sans savoir-vivre l'instinct dont je n'avais aucune conscience, aucun contrôle.

Ken Bugul (1996, p.128)

La subversion est d'autant plus saisissante qu'elle provient d'une femme africaine, d'un personnage qui symbolise la résignation et la soumission. Que de valeurs traditionnelles sont sacrifiées à la liberté de la femme. Ainsi, à chaque page elle cherche à fuir un destin collectif, détruire des clichés : « *Pourquoi était-ce l'homme qui mettait la femme dans certaines situations et pourquoi était-ce toujours l'homme que la femme allait trouver régler ses problèmes.* » (Ken Bugul, 1996, p.93). Un premier niveau d'interprétation est rendu explicite à l'intérieur de l'intrigue même du roman où le personnage informe ainsi le lecteur de la métamorphose à travers laquelle s'exprime l'altérité dans le destin du personnage principal en tant que femme africaine :

La façade en miroir d'une vitrine me renvoya le reflet de mon visage. Je n'en cru pas mes yeux. Je me dis rapidement que ce visage ne m'appartenait pas : j'avais les yeux hors de moi, la peau brillante et noire, le visage terrifiant. J'étouffais à nouveau parce que ce regard-là, c'était mon regard.

Ken Bugul (1996, p.70)

Le phénomène de marginalité, auquel elle semble avoir fait recours dans ce roman, restitue à la femme la parole et brise ainsi le tabou sur la condition de la femme africaine émancipée ; dans son identité elle subit des changements considérables qui compromettent sérieusement l'approche traditionnelle dans la communication, car dans la nouvelle approche narrative imposée par l'auteur au personnage, elle ne porte plus la mentalité que les sociétés traditionnelles ont voulu leur accorder ; c'est une nouvelle identité qui se constitue bien que Ken Bugul exprime sa nostalgie de son identité originelle, notamment à travers

l'image du baobab qui marque son enracinement à ses origines. Tout en persiflant des valeurs vénérées par les milieux africains qu'elle dépeint, elle sait faire susciter la pitié devant le drame de l'identité d'une femme africaine. Ce qui fait attendrir le cœur à la lecture de ce roman, c'est bien le spectacle navrant de l'existence troublée d'une femme en quête d'identité. Il est significatif de constater que c'est une femme qui éprouve intensément la nécessité de repenser l'identité africaine dans un contexte de métissage culturel. Si elle a touché juste, c'est qu'elle a su fédérer les destins des femmes africaines subjuguées par l'occident. Vue sous cet angle, le destin du personnage est une échappée à la tentation d'une identité sclérosée et un triomphe « des échappées solitaires ».

Pour mieux apprécier ce texte, il faut le rapprocher de celui de Cheikh H. Kane : *L'aventure ambiguë*. Le comportement à la fois dramatique et cathartique s'inscrit bel et bien dans une tendance de questionnement sur l'identité. La tradition africaine, objet de souvenirs énamourés, s'étiole dans cette entreprise mutilante pour l'intégrité originelle.

Conclusion

Le roman de Ken Bugul, par son très fort lien implicite au tourment identitaire, déjà mis en évidence par de nombreux analystes (Alpha Noel Malonga, Rodah Sechele-Nthapelelang etc.), porte les contradictions centrales de l'époque notamment la quête irrépessible de modernité et le sentiment d'ancrage au pays natal. Le personnage principal inscrit sa quête d'émancipation dans une perspective de métissage culturel marquée par une situation de tragique qui enserme ce dernier dans la solitude et la marginalité. Un lien existe indubitablement entre la parole et l'identité et il est ainsi difficile de concevoir la crise de l'identité sans la dégénérescence de la moralité dans le discours de la femme africaine. Devant les contingences du modernisme, l'identité s'effrite progressivement. La représentation picturale très audacieuse et la violence verbale que nous rencontrons dans les lignes de ce récit, nous prouvent suffisamment, qu'il existe chez la romancière, une tentative très symbolique d'inscrire son œuvre dans un tournant remarquable de l'histoire du roman féminin d'Afrique noire francophone. On ne peut pas reprocher à la romancière sénégalaise, dans son roman, la peinture de réalités étrangères aux lecteurs. Mais à ne considérer les tabous que sous ses rapports immédiats, nous ne voyons pas ce que l'écriture de Ken Bugul, conservée dans un genre qui se prête le plus à la peinture réaliste du quotidien, peut avoir de si déplaisant. L'écriture doit varier avec les époques pour nous extraire d'une certaine logique de « l'homme éternel ».

Références bibliographiques

- ALARCON Isabel E. G. 2012. *Douleur, exil et déchéance dans le Baobab fou de Ken Bugul* », Cuad. Invest. Filol, N°37-38, p. 139-150.
- BUGUL Ken. 1996. *Le baobab fou*. Dakar: Les Nouvelles Éditions Africaines.

- KOMLAN GBANOU S. 2003. « *Les voyageurs de l'infini : Thierno Monenembo et ses doubles* », p.53, *Ponts : langues, littératures, civilisations des pays francophones*. Présence francophone, Numéro 61.
- MALONGA Alpha Noel. 2006. « *Migritude* », *amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul*. » *Cahiers d'études africaines*, mise en ligne le 1 janvier 2008, consulté le 12 juillet 2019.
- ROFHEART Mahriana. 2010. Don't Abandon « Our Boat » :Shifting Perceptions of Emigration in Contemporary Senegalese Literature and Song. Retrieved from the web <http://Open Source Projects Developers' Area, RUcore Rutgers University Community Repository, /pdfs/>Accessed on 12/11/2011.
- SECHELE-NTHAPELELANG Rodah 2009. *Écriture femme et le retour à l'enfance pour mieux se définir : le Baobab Fou de Ken Bugul*
- VIERNE Simone. 1973. *Rite, roman, initiation*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.